



Le faussaire

Die Fälschung
de Volker Schlöndorff

Fiche technique

Allemagne - 1980 - 1h50

Réalisateur :
Volker Schlöndorff

Scénario :
Volker Schlöndorff
Margarethe von Trotta
Jean- Claude Carrière
Kai Hermann
d'après **Nicolas Born**

Musique :
Maurice Jarre

Interprètes :
Bruno Ganz
(Georg Laschen)

Hanna Schygulla
(Ariane Nasser)

Jean Carmet
(Rudnik)

Gila von Weitershausen
(Greta Laschen)



Résumé

Georg Laschen, reporter, se trouve au Liban pour rendre compte des événements. Depuis longtemps, il supporte mal sa profession. Il sait comme l'horreur se vend bien surtout lorsqu'elle est illustré par des images bien choisies. D'ailleurs il ne veut plus jouer ce rôle. Ses relations avec sa femme, sa famille sont dans un rnement de crise. La paix à la maison lui est tout aussi insupportable que la guerre au Liban. Toutes deux sont basées sur le mensonge, la fabrication de la réalité. Quelle issue pour cet homme en crise, pour cette guerre inavouée ?..

Critique

Le faussaire, c'est d'abord le portrait d'une ville martyrisée. Toute la folie des hommes, leurs haines ressassées, leurs idéologies fratricides, l'atroce absurdité des combats, toutes cette folie concentrée sur quelques kilomètres carrés. Une ville innocente longtemps paisible, que la nuit transforme en fournaise, en brasiers, en bûchers et qui, le jour venu, s'obstine à retrouver, au milieu de ses ruines - et malgré les coups de feu des tireurs isolés - sa douceur orientale. Car on vit à Beyrouth, on y travaille, on y boit encore l'arak aux terrasses des cafés, on y joue (et les enfants, sous le soleil, imitent les gestes des combattants de la nuit) on y prie, on y rêve à

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

l'amour. Heures de répit pendant lesquelles les frontières s'abolissent tandis que ceux qui vont tuer et ceux qui vont mourir fourbissent leurs armes.

Film sur Beyrouth mais également sur un homme, un journaliste, allemand (Bruno Ganz est parfait dans le rôle) envoyé là pour rendre compte des événements.

Jean de Baroncelli
Le Monde (31/10/81)

En adaptant un roman de Nicolas Born, Volker Schlöndorff a voulu attirer l'attention du monde occidental sur le drame libanais (qui n'en était alors qu'à ses débuts) sans vouloir réellement prendre parti pour l'un ou l'autre des deux camps en conflit. L'honnêteté du réalisateur n'est pas mise en cause et son audace mérite d'être louée. Malheureusement, l'abondance d'éléments romanesques nuit à la clarté du récit. Le reportage sur Beyrouth est confus et l'on sent que Schlöndorff n'a pas vécu le drame libanais et qu'il est parfois dépassé par le sujet. Toutefois ses attaques contre une certaine presse à scandale ne manquent pas de justesse.

Jean Tulard
Guide des films

D'où vient que **Le faussaire** ait suscité des réactions à ce point négatives ? Ici on parle de "contorsions de danseuse hégélienne (la conscience malheureuse) sur une petite musique de Nizan", là d'"escroquerie insupportable", enfin de "geste vide et grandiloquent" qui relèverait de "la pornographie des médias". Il s'agit de propos dissonnants dans un concert de louanges mais on ne peut les ignorer.

Le faussaire surprend : on n'imaginait pas un tel film venant de Volker Schlöndorff. Et puis, après le succès un peu surfait du **Tambour**, le cinéaste était attendu au tournant. Peu importe, la surprise est là et c'est Walter Benjamin qui a dit : "L'intérêt s'éveille

chez celui qui s'étonne". Le film est beau. Il est le plus démesuré - de cette démesure que Jean-Pierre Jeancolas regrettait de ne pas trouver dans **Le tambour** - et il est le plus convulsif de tous les films de Volker Schlöndorff. Il vous saisit et vous donne le vertige. Chez nous, cartésiens de naissance, le vertige est mal reçu. Quoi, Volker Schlöndorff, le plus français de tous les réalisateurs allemands, nourri au lait de notre université, consacré humaniste de haut vol depuis son premier film, **Les désarrois de l'élève Toerless**, quoi, cet adaptateur subtil de la grande littérature, quoi, cet interlocuteur brillant dont les entretiens sont si clarificateurs, quoi, cet homme d'un abord si courtois nous malmène ? Quoi, ce citoyen responsable qui n'a pas manqué une lutte depuis quinze ans, soit pour l'existence d'un cinéma en R.F.A. (en 1975, au festival de La Rochelle il parlait de la renaissance du cinéma de son pays avant même de s'exprimer sur son œuvre propre), soit pour la moralisation de la démocratie ouest-allemande (en témoignent **L'honneur perdu de Katharina Blum** et ses participations à **L'Allemagne en automne** et au **Candidat**), quoi, cet intellectuel engagé nous trouble ? Quoi, l'auteur inspiré mais cérébral de **La soudaine richesse des pauvres gens de Kombach** et du **Coup de grâce**, quoi, cet homme à l'intelligence si vive et au cœur si contrôlé nous jette dans la confusion, pour ne pas dire la panique ? Et en plus il nous bouleverse avec une histoire d'enfant souffreteux et mis à prix. Il nous émeut avec le récit d'amours passionnées et déchirées ! Que lui arrive-t-il ? Que nous arrive-t-il ?

Il s'était voulu à la hauteur des fantasmes de Günter Grass et il n'en a été que l'illustrateur convenable. Cette fois, bien que nous ne connaissions pas le texte de Nicolas Born dont il est parti, il semble parvenu à hauteur de la plénitude de lui-même. Il s'exprime un cran au-dessus de son ton habituel. On retrouve,

dans **Le faussaire**, transfiguré et survolté, le meilleur de ce qui caractérisait ses films jusqu'ici. Les brumes de **Toerless**, de **La soudaine richesse** et du **Coup de grâce** deviennent la fumée et la poussière des rues de Beyrouth. Du brouillard dans la conscience. Le spectaculaire et le "voyant" relevés dans Katharina Blum, de signes accumulés et parfois trop explicites, deviennent, pour **Le faussaire**, matériau d'un parcours visuel exalté et non didactique. Le sarcasme (une mitrailleuse sur le piano d'un phalangiste en transe), le grotesque (une croix piquée dans une volaille rôtie), le paradoxal (trois émirs fascinés par les pin-ups de la télé, la fête et les noces au cœur de l'apocalypse), le poétique fantastique (un mannequin de cire traversant sous les balles la rue déserte), le dérisoire (une religieuse venant de vendre un enfant et qui s'indigne : "Mais, Madame, nous ne sommes pas dans les souks"), l'arrogant (un seigneur de la guerre qui déclame : "Regardez ce cèdre, Monsieur, et vous comprendrez ce qu'il y a dans mon cœur. Nous ne sommes pas des assassins de sang-froid"), l'abject (un milicien qui fraternise avec le journaliste de Hambourg : "Nous défendons le principe de la liberté. Vous êtes allemand, alors vous comprenez ce que je veux dire"), l'horrible enfin (des cadavres partout, des chairs brûlées, des corps disloqués) toutes ces figures de style composées d'images et de mots, Volker Schlöndorff les a déjà utilisées et parfois admirablement. Mais jamais une telle fusion ne s'est opérée entre elles. Jamais un tel souffle n'a emporté aucun de ses films (...)

(...) Et ne retenir du personnage de Laschen (Bruno Ganz) que "le lamento du reporter", c'est avouer l'infirmité de la mémoire du critique qui a oublié la place, dans **Katharina Blum**, de la presse. Le discrédit qu'elle jetait sur l'héroïne fondait sa conduite meurtrière. Non, ce n'est pas avec **Le faussaire** que, tout soudain, Schlöndorff découvre la falsification journalistique. Avec **Le**

faussaire, il rassemble des thèmes déjà si profondément travaillés qu'ils forment en lui cette chose peu définissable qu'est une totalité. C'est avec **Le faussaire** qu'il témoigne de la maturation en lui de ses préoccupations les plus obsédantes. C'est avec **Le faussaire** qu'il réconcilie en un même mouvement l'affectif et le subjectif, le cérébral et l'émotif. C'est avec **Le faussaire** qu'il met "toute la gomme". Le film n'est pas pour autant complaisant. C'est une œuvre sur les heurts et malheurs de l'expression et de la communication faite par un créateur absolument libéré de toute auto-censure.

Volker Schlöndorff n'atténue pas les effets spectaculaires de la guerre. Il n'arrête pas la chaîne d'images comme le voudrait Serge Daney pour y intervenir tel le coucou Godard. Il ne sort pas de sa cage-horloge pour coucouer : "Attention, la guerre, c'est dégueulasse et regarder l'image de la guerre, c'est pornographique". Va-t-il donc de soi que les spectateurs sont incapables de résister d'eux-mêmes à la beauté du diable ? Schlöndorff n'est pas sentencieux. Cela ne signifie pas qu'il soit indifférent à toute éthique de l'esthétique. Il ne montre pas tous les massacres. Pendant qu'ont lieu ceux de la Quarantaine commis par les phalangistes, Laschen a choisi d'aider Ariane (Hanna Schygulla) à régler une petite affaire privée, un caprice d'occidentale idéaliste : ils achètent un enfant. La séquence de marchandage avec la religieuse maronite puis l'examen du bébé dans un hôpital des quartiers pauvres nous plongent dans l'effroi bien plus que les images de batailles de rue et de cadavres calcinés. Schlöndorff ne provoque le spasme viscéral du spectateur dégoûté par la chair morte qu'après avoir sollicité en lui le jeu des sentiments. Les ressorts mentaux fonctionnent avant les réflexes physiques...

Des questions, les critiques ne s'en sont pas assez posé à la sortie du **Faussaire**. Ils ont réduit le film à la pro-

blématique de l'information déformée ou impossible si l'on exige qu'elle soit "objective". Ils ne se sont guère attachés qu'à l'itinéraire de Laschen qui deviendrait meurtrier par seule contagion de la violence. Encore une fois c'est faire peu de cas de toute l'œuvre passée de Volker Schlöndorff. Laschen n'est pas une coquille vide avec raison sociale : "profession reporter". Laschen est plein de tout ce qui fait un être humain, entre autres de sentiments. La psychologie n'est plus à la mode, à croire que dans les années 80 nous serons tous humanoïdes-scaphandriers dans un monde dépersonnalisé. Laschen a une psychologie et une névrose. Il est jaloux, obstinément et agressivement jaloux. Il tue un Arabe parce qu'il vient de constater qu'Ariane ne lui a pas menti et qu'elle a bien un amant. L'évidence lui est tombée dessus comme le vieil homme choqué par le bombardement et dont il se libère à coups de poignard. Ce poignard vient d'Allemagne. Ce n'est pas un hasard s'il traînait près du lit conjugal au moment de son départ. C'est un objet-fétiche qui ne le quitte pas plus que ses pulsions de violence lorsqu'il soupçonne Greta, sa femme, de le tromper. Esquissés à l'ouverture du film, leurs rapports semblent mêler la brutalité à la fusion érotique : "Pourquoi ne supportons-nous pas la paix chez nous ?" lui écrit-il.

Françoise Aude
Positif n°249

Filmographie

- Der junge Törless** 1966
Les désarrois de l'élève Toerless
- Mord und Totschlage** 1967
Vivre à tout prix
- Ein unheimlicher Moment**
(c.m.)

- Michael Kolhaas, der Rebell** 1968
Michael Kolhaas
- Baal** 1969
- Der plötzliche Reichtum der armen Leute von Kombach** 1970
La soudaine richesse des pauvres gens de Kombach
- Die Moral der Ruth Halbfass** 1971
- Strohfeuer** 1972
Feu de paille
- Die verlorene Ehre der Katharina Blum** (Coréalisé avec M. von Trotta) 1975
L'honneur perdu de Katharina Blum
- Der Fangschuss** 1976
Le coup de grâce
- Deutschland im Herbst** 1978 (coréal.)
L'Allemagne en automne
- Die Blechtrommel** 1979
Le tambour
- Die Falschung** 1980
Le faussaire
- Der Kandidat** 1980
- Krieg und Frieden** 1983
- Un amour de Swann** 1984
- Death of a Salesman** 1985
Mort d'un commis-voyageur
- A gathering of old men** 1986
Colère en Louisiane
- Die Geschichte der Dienerin** 1990
La servante écarlate
- The voyager** 1991